

38

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



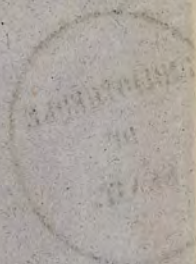
LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



LIBRARY

REVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ.

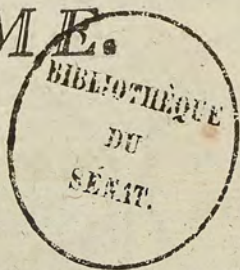
FRATERNITÉ

HENRI IV.

A

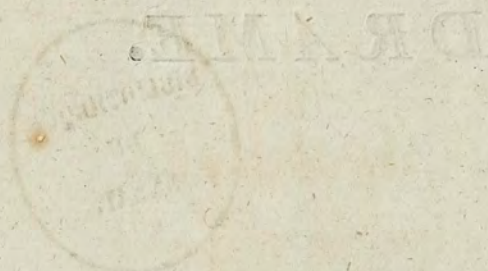
SAINT-QUENTIN,

DRAME.



HERN. IV.

STANT-QUANTIN



HENRI IV.

A SAINT-QUENTIN,

DRAME,

EN PROSE ET EN DEUX ACTES ;

AVEC DES NOTES HISTORIQUES.

PAR M. KLAIRWAL,

Représenté pour la première fois à Saint-Quentin, le
Vendredi 5 Novembre 1779.

Civis Murus erat : satis est sibi Civica Virtus.

SANTRUIL : 4c. Vers de l'Inscription gravée sur le
Frontispice de l'Hôtel-de-Ville.

Le prix est de 30 sols.



A SAINT-QUENTIN,

Chez FRANÇOIS-THÉODORE HAVIOY, Libraire
& Imprimeur du Roi, sur la Place.

—
M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Permission.



1880

W. D. C. I. K. X. X. I.

1891 1 3 November 1891

A MESSIEURS
LES MAVEUR
ET ÉCHEVINS,

Juges Civils , Criminels , de Police , des Ma-
nufactures & Voyers de la Ville , Fauxbourgs
& Banlieue de Saint-Quentin.

MESSIEURS,

*Le Prix glorieux & public que
Vous avez daigné décerner à mon zèle
bien plus qu'à mes talens , les applau-
dissemens de vos Concitoyens à la vue
du gage de votre bienveillance & les*

Sentimens de reconnaissance dont je suis
pénétré, m'autorise à Vous offrir
l'hommage de ce Drame.

Mon dessein, Messieurs, en le
composant, fut de célébrer une Ville
qui, non moins que Calais, est digne
de vivre dans la postérité par le
Patriotisme, la Valeur & la Fidélité
qui, de tems immémorial, la caractéri-
serent. Je n'ai pas l'orgueil de comparer
mon Ouvrage à celui de l'Académicien
dont la République des Lettres
regrette la perte : le mien n'a d'autre
mérite que la vérité qui le dicta &
vos bontés qui l'ont couronné.

Je suis, avec un très-profond
respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur.

T. DE KLAIRWAL.

A V E R T I S S E M E N T.

Ce fut en 1588, au mois d'Avril, que Balagny vint mettre le Siège devant Saint-Quentin, & Henri IV. n'y fit son entrée qu'en Décembre 1590. J'ai cru pouvoir rapprocher ces deux époques par un léger anachronisme, que les règles du Théâtre autorisent, & dont je n'aurais pas fait mention, si je n'eusse appréhendé qu'on m'accusât d'ignorer l'histoire de la Ville, en l'honneur de laquelle j'ai composé ce Drame. La vérité seule en fait le mérite, & les récompenses honorables qu'il m'a fait obtenir ne m'aveuglent pas sur les défauts que l'œil de la critique y pourra trouver. Ne pouvant insérer dans la Pièce toutes les Anecdotes & les Traits d'Histoire qui attestent le Courage & la Fidélité des Habitans de Saint-Quentin, j'y supplée par les notes qui font à la suite de l'Ouvrage; elles serviront de preuves à tout ce que j'ai avancé, & j'indiquerai les sources où je les ai puisées.

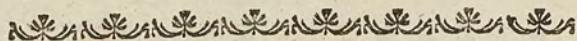
Je dois & je rends, avec plaisir, un hommage public de reconnaissance à un Citoyen de cette Ville: * c'est lui qui, sans m'avoir parlé, m'a fourni l'idée de la pièce. Je sus qu'il avait dessein d'insérer dans *la Bataille d'Ixry* ** une Scène qui rappellât plusieurs traits glorieux pour sa Patrie, & je me hazardai d'étendre son projet. Les Archives m'ont été communiquées, les Cabinets m'ont été ouverts, & je ne suis, à proprement parler, qu'un compilateur exact. Sous un pinceau plus savant, le tableau eût été fini; sous le mien, ce n'est qu'une esquisse.

* Mr. Margerin, Lieutenant-Criminel au Bailliage de Saint-Quentin, dont les Aïeux ont exercé les premières Charges Municipales & signalé leur zèle sous les règnes de Henri III, Henri IV & Louis XIII.

** Drame lyrique de Mr. du Rozoy.

A la seconde Représentation, l'Auteur eut l'honneur de recevoir, sur le Théâtre, des mains de Monsieur de Bry, Mayor, assisté du Corps Municipal *, une Montre d'or, sur laquelle sont gravées les Armes de la Ville, avec le mot *Veritati* pour légende. Tous les Spectateurs témoignèrent leur contentement par des acclamations & des applaudissemens unanimes & réitérés.

* Messieurs Gobinet de Villecholle, Cambronne - Huet, Duplessis, Dollé-le-noir, Petrus, Muller, Echevins; & Mailler, Lieutenant.



PERSONNAGES.

HENRI IV., Roi de France & de Navarre.

BALAGNY, Prince de Cambrai.

LE COMTE DE CHAULNES.

DORIGNY, Mayeur de Saint-Quentin.

CAIGNARD, } Echevins.
VALLOIS, }

D'Y, Père, Citoyen. *

D'Y, Fils, Chef d'une Compagnie Bourgeoise.

AMÉLIE, Fille du Mayeur.

Un Officier de la Garde Bourgeoise.

Soldats de Henri IV.

Ecuyers de Balagny.

Gardes du Mayeur.

L'action se passe à l'Hôtel-de-Ville.

* Le vrai nom de la Famille est De Y ; mais je l'ai écrit de la manière dont on le prononce à Saint-Quentin.

HENRI IV.



HENRI IV.

A SAINT-QUENTIN.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente une des Salles de l'Hôtel-de-Ville.
A la levée du rideau on voit au-dessus de la porte du
fond le tableau de HENRI IV., avec ces deux Vers
au bas :*

Henrici Magni recreat praesentia Cives

*Quos illi aeterno foedere junxit amor. **

SCÈNE PREMIERE.

VALLOIS, DORIGNY, CAIGNART.

DORIGNY.

MES chers amis, l'espérance renaît
enfin dans nos cœurs : le Roi pour qui,

* L'idée du tableau & le distique ont été donnés par
Mr. Cambronne-Huet, Echevin en exercice.

depuis trois mois , nous combattons vaillamment , Henri , a vaincu Mayenne dans les plaines d'Ivry. Cette Victoire , en augmentant notre courage , doit redoubler notre vigilance. Balagny (1) qui nous assiége n'en fera que plus ardent à nous soumettre : je fais que son dessein est de donner un assaut à nos murs. La réduction de Saint-Quentin dédommagerait la Ligue de l'échec qu'elle vient d'essuyer ; mais ce malheur n'est point à craindre : j'ai pris les plus sages mesures pour le prévenir. Quatre de nos Collègues sont placés aux endroits que l'Ennemi pourrait attaquer , & je vous ai gardés avec moi pour m'aider de vos conseils : je fais que Vallois & Caignart ne m'en donneront jamais que de généreux. Placés dans cet Hôtel au centre de la Ville , nous pourrons , au premier avis , voler où notre présence sera nécessaire. Nous avons eu la satisfaction , en visitant les Postes , de voir tous nos Citoyens se montrer dignes héritiers du courage de leurs ancêtres. L'ardeur de combattre s'accroît en eux à la vue du péril ; & , si j'en avais cru leurs transports , ils

auraient été chercher Balagny jusques dans ses retranchemens.

V A L L O I S.

A cette intrépidité , qui caractérisa toujours les Habitans de cette Ville, se joignent aujourd'hui de nouveaux motifs pour la signaler. Nous soutenons la cause du plus brave des Monarques , armé pour conquérir l'héritage de ses Peres ; & tandis que la Capitale du Royaume , séduite par les trésors de l'Espagne, aveuglée par le fanatisme , & subjuguée par Mayenne & les Seize , refuse ses portes à Henri, Saint-Quentin (2) a la gloire d'être la premiere Ville de France qui lui l'ait reconnu pour son Roi ! Toute l'Europe , j'ose le dire , a les yeux sur nous : elle attend de nos bras des efforts qui justifient l'exemple que nous avons donné. Nos Souverains ont toujours trouvés en nous des sujets fidèles & des défenseurs courageux. Ces sentimens, qui nous ont été transmis d'âge en âge, sont communs à tous nos Concitoyens , & croyez que l'Ennemi ne pourra pénétrer dans nos murs qu'après nous avoir tous détruits.

C A I G N A R T.

Il sera forcé de renoncer au projet de nous conquérir. Nous sommes en état de repousser ses attaques , & nous ne craignons par de voir notre zèle trahi par des Concitoyens vendus à la Ligue. C'est à vous , prudent Dorigny (3), que nous devons cet avantage. Vous avez banni du sein de notre Ville , tous ceux dont la fidélité vous était suspecte. Il n'est point ici d'agent secret qui seme la terreur ou le fanatisme , & Mayenne ne pouvant nous tromper , a eu recours à la force ouverte. Notre brave jeunesse brûle de se signaler par quelque action d'éclat : & si , comme vous le craignez , Balagny tente un assaut , je vous promets qu'il y perdra l'élite de ses troupes , & se verra contraint de fuir honteusement.

D O R I G N Y.

Ainsi que vous , mes amis , j'ai la plus grande confiance dans le courage de nos habitans. Vous connaissez la valeur & les talens du jeune D'Y,

je l'ai placé au poste le plus dange-
reux ; c'est en exposant ses jours pour
son Roi, que je veux qu'il se rende
digne de ma fille ; sa main lui est pro-
mise, & leur amour est mutuel ; mais
je connois leurs sentimens , tous deux
sont incapables de faiblesse : ma fille
mépriserait un amant qui trahirait la
cause de son Prince, en fuyant le dan-
ger, & le jeune D'Y ne la fera jamais
rougir de son choix. Mais c'est lui qui
s'avance.

SCÈNE II.

VALLOIS, DORIGNY, *le jeune D'Y*,
CAIGNART.

D O R I G N Y.

Eh bien, brave jeune homme, que
venez-vous nous apprendre ? L'Ennemi
se prépare-t-il à tenter l'assaut ?

D' Y, *Fils.*

Le Chef des assaillans, Balagny,
vient d'envoyer un Trompette à mon

A iij

poste. Il demande à être introduit dans nos murs ; il veut , avant l'assaut , avoir une conférence avec vous. Sans doute il craint d'échouer dans son entreprise : la résistance que nous opposons depuis si longtems à ses efforts , lui a fait connaître combien il est difficile de nous vaincre ; il cherche à nous séduire. Je fais qu'il n'y réussira pas , vos cœurs me sont connus. Mais s'il m'était permis de dire mon sentiment , je vous prierais de refuser cette entrevue. Peut-être Balagny ne la demande-t-il que pour donner à de nouvelles troupes le tems de le joindre : opposons la force à la ruse , portons la mort jusques dans ses retranchemens. Ceux que j'ai l'honneur de commander me suivront avec courage , je répond du succès : ce n'est point avec des paroles , c'est le fer à la main qu'il faut répondre à l'ennemi.

D O R I G N Y.

J'aime à voir en vous cette ardeur guerrière , qui préfère le hazard d'un combat aux lenteurs de la négociation ; votre noble franchise ne m'offense pas ,

& , sans blâmer votre sentiment , mon âge & mon expérience ne me permettent pas de l'adopter. Que Balagny vienne ; il verra nos Concitoyens brûler du desir de combattre. Il croit , sans doute , que nos fréquentes sorties , dont il a tant souffert , ont épuisé le nombre de nos défenseurs : & quand il connoîtra (4) que les Habitans de Saint-Quentin sont tous Soldats , il renoncera peut-être au projet de nous réduire. Soit que vous le preveniez , soit que vous repoussiez ses attaques , je suis assuré du succès ; mais le sang de nos Compatriotes est trop précieux pour négliger les moyens de l'épargner. Si l'aspect de notre fermeté peut engager Balagny à se retirer de devant nos murs , alors , délivrés de toute inquiétude , nos braves Bourgeois pourront aller offrir leurs services à notre Monarque , & cueillir sur ses pas les mêmes lauriers que leurs Concitoyens viennent de moissonner dans les plaines d'Ivry (5).

Tels sont les motifs qui me font accepter l'entrevue que l'ennemi propose , & je crois que mes Collègues se rendront à mon avis.

C A I G N A R T.

Oui , nous approuvons votre résolution , & nous fouhaitons que Balagny foit introduit fans délai.

DORIGNY à D'Y , *fls.*

Allez , prenez toutes les précautions néceffaires , donnez les ôtages que l'ennemi demandera ; que les troupes reftent fous les armes , & quand Balagny fera forti , vous viendrez ici favoir ce que nous aurons réfolu.

(D'Y , *fls* , *fort.*)

SCÈNE III.

VALLOIS, DORIGNY, CAIGNART,
un Officier de la Garde Bourgeoife.

L' O F F I C I E R.

MESSIEURS, le Père du jeune Guerrier qui vient de fortir demande à vous parler.

D O R I G N Y.

Qu'il entre.

SCÈNE IV.

VALLOIS, DORIGNY, D'Y, *père* :
CAIGNART.

D' Y, *père*.

J'ÉTAIS au poste de mon fils quand le Chef ennemi vous a fait demander une entrevue. Aussi-tôt le bruit s'en répand dans la Ville, & notre ardeur pour la cause commune en prend de nouvelles forces. Quelque soient les desseins de Balagny, votre prudence saura les dévoiler & les annéantir. Nous seconderons vos efforts, & nous sommes tous prêts à donner nos jours & ceux de nos enfans pour le service du Roi : mais il est encore d'autres moyens de lui prouver notre amour, & je viens vous les proposer. C'est à ceux que la fortune a favorisés qu'il appartient de faire un digne usage de ses présens ; l'opulence ne doit leur être chère que par le droit qu'elle leur donne, en ce moment, d'ajouter au sacrifice de leur sang, celui de

leurs biens. Les plus riches de nos Compatriotes, animés d'un même zèle, m'ont chargé de vous offrir tout ce qu'ils possèdent : argent, effets précieux, tout sera déposé entre vos mains (6), disposez-en à votre gré. Si Balagny renonce au siège, les sommes qui auraient servi à le soutenir seront envoyées au Roi, elles lui fourniront le moyen de se procurer de nouveaux défenseurs. Eh ! quelle gloire mes amis, de pouvoir imiter, autant qu'il est en nous l'exemple des SULLI, des CRILLON, des MORNAY ! peut-être la postérité daignera-t-elle placer nos noms obscurs à côté de ceux de ces grands hommes. L'indigence n'a rien qui nous effraie, & nous ne craignons pas que nos descendans accusent notre zèle d'imprudence : ils hériteront de nos sentimens; l'amour de la Patrie & une fidélité inviolable envers leurs Souverains, seront pour eux les plus grands de tous les biens.

DORIGNY, *embrassant D'Y, pere.*

J'accepte avec transport, mon cher D'Y, tes offres généreuses. Je ne suis

(11)

point jaloux d'avoir été prévenu dans un si beau projet : l'amitié qui nous lie & les nœuds qui doivent unir nos enfans rendent tout commun entre nous. J'entends du bruit ; sans doute c'est Balagny qui s'avance : demeurez & prenez place avec nous.

(D'Y, pere, va se placer à la gauche de Caignart.)

SCÈNE V.

BALAGNY, VALLOIS, DORIGNY,
CAIGNART, D'Y, pere.

*(Après s'être salués ils s'assient.)
Deux Ecuyers de Balagny se tiennent debout derriere lui.)*

B A L A G N Y.

BRAVES Citoyens, depuis trois mois vous opposez à mes efforts la résistance la plus courageuse : tant d'intrépidité vous a valu mon estime. Je gémis des malheurs qui sont prêts à fondre sur vous, & j'ai cru devoir à vos vertus (7) la démarche que je fais aujourd'hui. Je

retiens, avec peine, l'ardeur de mes Soldats ; ils demandent à grand cris , qu'on les mène à l'assaut ; votre perte est inévitable , & le Béarnais dont vous soutenez la cause

D O R I G N Y.

Arrêtez, Seigneur ; celui que, par mépris, vous nommez le Béarnais, est un Héros, le plus grand Capitaine de son siècle ; c'est l'Héritier légitime de l'Empire Français ; peut-être ferez-vous forcé, plutôt que vous ne croyez, de fléchir le genou devant lui : enfin, c'est mon Roi, Saint-Quentin n'en reconnaîtra jamais d'autre ; & si vous ne parlez pas de ce Prince avec le respect qui lui est dû, nous refusons de vous entendre.

B A L A G N Y.

J'excuse votre zèle pour Henri ; je rends justice à ses vertus guerrières, je connais quels sont ses droits à la Couronne ; mais je ne suis point venu pour les discuter : votre seul intérêt m'amène.

Je vois ce qui nourrit votre fierté, ce

qui vous entretient dans votre obstination : la Victoire que votre Prince vient de remporter , vous fait penser que rien désormais ne lui résistera ; vous êtes dans l'erreur , cet avantage lui fera aussi funeste qu'une défaite. Ses meilleurs Soldats y ont trouvé la mort , & ses finances ne lui permettent pas de s'en procurer de nouveaux. Comment pourra-t-il soutenir les efforts réunis de l'Espagne & de la plus grande partie de la France ? Mais je suppose qu'il triomphe de tant d'obstacles ; quel fruit en espérez-vous ? Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour , & demain vous êtes en mon pouvoir : ne vous flâtez pas de reculer plus loin votre perte. Vos remparts sont ouverts & ne peuvent plus résister à mon artillerie ; prévenez par une Capitulation avantageuse des malheurs inévitables. Vous , Magistrats , choisis par vos Concitoyens pour veiller à leur conservation , pour embrasser leurs intérêts , songez aux horreurs qui les attendent. Voyez leurs femmes , leurs enfans , périr sous les coups d'une soldatesque effrénée ; voyez votre Ville en proie au pillage & aux flammes.

D'un seul mot vous pouvez conjurer cet orage : contens d'avoir , par une si belle défense , signalé votre zèle pour Henri , acceptez les bontés de Philippe & la protection du Duc de Mayenne. Je vous promets, en leur nom , de conserver tous vos privilèges , & même de les augmenter : les faveurs les plus signalées seront le prix de votre soumission & nos trésors vous sont ouverts. Assemblez vos Collègues , pesez vos intérêts ; votre réponse décidera si je dois être pour vous un ennemi implacable , ou un ami sensible.

D O R I G N Y.

Je n'ai pas besoin , Seigneur , de consulter personne pour vous donner une réponse , elle est écrite dans tous nos cœurs (8) : il y a cinq cens ans que nos Pères nous l'ont dictée. Nous avons hérité de leur attachement inviolable pour leurs Rois , & nous ne dégènerons ni de leur courage ni de leur fidélité. Nos murs sont ouverts , dites-vous , & ne peuvent plus résister à votre artillerie ; sachez qu'il est encore ici des remparts

invincibles & qui bravent vos efforts (9) :
 ces remparts font nos Citoyens ; Saint-
 Quentin n'en connaît pas de plus assu-
 rés. En nous proposant de nous rendre
 vous oubliez , Seigneur , en quels lieux
 vous êtes (10) , vous oubliez une épo-
 que , encore récente , & si glorieuse
 pour notre Ville. Souvenez-vous que
 cent mille combattans , commandés par
 Philippe , ont eu peine à s'en rendre
 maîtres après un mois de siège & onze
 assauts ; & qu'ils ne purent y pénétrer
 que par une brèche que défendaient des
 soldats étrangers. Quel fut le fruit de
 leur conquête ? Ils regnèrent sur une
 solitude (11). Les Habitans échappés
 au fer du Vainqueur , désertèrent leur
 Patrie , & n'y revinrent que quand un
 traité de paix la rendit à la France. Si
 vous avez cru nous intimider par l'ef-
 frayant tableau des malheurs dont vous
 nous menacez , votre espérance est vaine ,
 la crainte est chez nous un sentiment
 inconnu. Vos menaces ne sont pas plus
 capables de changer nos résolutions ,
 que la perspective des biens & des fa-
 veurs que vous nous promettez. Vous

pariez de trésors , de richesses , & vous pensez nous éblouir par des offres qui , dans ces tems malheureux , ont corrompu tant de Français , indignes d'en porter le nom. (12) Connaissez-nous mieux , Seigneur ; apprenez qu'il n'est aucun Habitant de cette Ville qui ne se privât du nécessaire pour soutenir la cause de son Roi. Vous voyez un généreux Citoyen qui , dans l'instant même , vient de nous offrir , tant en son nom qu'en celui des plus riches Bourgeois , tout ce que la fortune a mis en leur pouvoir. Je commande ici ; mais l'autorité ne m'a pas été confiée pour vendre , par un accord honteux , l'honneur de mes Concitoyens , & je ne suis que l'interprète de la fidélité publique.

Voilà nos sentimens , Seigneur , ils sont invariables : conduisez vos soldats , donnez l'assaut à nos murailles ; nous saurons repousser vos attaques , & le Ciel , dont nous implorons l'appui , bénira nos armes & doublera nos forces.

B A L A G N Y.

Vous osez implorer le secours du Ciel
en

en défendant un Prince qu'il réprouve ,
 un Prince frappé des foudres de Rome ?
 Ah ! si vos cœurs généreux bravent la
 mort & méprisent les richesses , qu'ils
 soient du moins sensibles au cri de la
 Religion. C'est sa cause que je défens ,
 & vous la trahissez. Croyez que , si Henri
 renonçait à ses erreurs , je ferais le pre-
 mier à me ranger sous ses Drapeaux.

D O R I G N Y.

Non , Seigneur , le Ciel ne réprou-
 ve pas mon Roi. Rome , ou plutôt l'am-
 bitieux Pontife , qui y règne , a lancé
 l'anathème contre le meilleur des Prin-
 ces ; mais le Ciel , dont vous préten-
 dez servir la cause , n'obéit pas aux pas-
 sions des hommes. Seul il connaît le
 fond des cœurs , à lui seul appartient
 le droit de les juger & de les condam-
 ner. Il a rendu Henri deux fois vain-
 queur , il touchera sa grande ame , nous
 espérons cet heureux changement. Mais ,
 quoi qu'il puisse arriver , nous serons
 toujours fidèles à notre légitime Souve-
 rain : c'est en l'abandonnant que nous
 croirions trahir la religion. Le fanatisme

n'a point ici semé la discorde , tous les hommes vertueux sont nos frères : assez d'autres , sans nous , sont persécuteurs ; c'est la ressource des tyrans , & nous nous garderons bien d'imiter cet exemple affreux. Suivez plutôt le notre , Seigneur , abandonnez la Ligue , tombez aux pieds de Henri ; ouvrez-lui les portes de Cambrai ; c'est ainsi que vous hâterez son retour à la vérité : c'est en vainqueur qu'il lui convient d'abjurer les erreurs de ses Pères ; sa grande ame rougirait de plier sous le joug de la nécessité , & son choix doit être libre.

BALAGNY, *se levant ainsi que les autres*
Acteurs.

Eh bien , puisque vous rejettez mes offres , courez à votre perte , j'y consens. La pitié que vous m'aviez inspirée se change en indignation. Je vole rejoindre mes soldats ; vous me verrez bientôt à leur tête , porter le fer & le feu dans vos remparts. Envain alors vous implorerez ma clémence ; vous êtes sourds à ma voix , je n'écouterai plus que celle de la vengeance : j'en jure ,

foi de Chevalier & de Prince. Me punisse le Ciel, si je ne fais pas un monceau de ruines de votre Ville rebelle.

D O R I G N Y.

Le nom de rebelle ne convient qu'à ceux qui portent les armes contre mon Roi. Vous jurez de nous détruire, & nous, en votre présence, nous appelons, sur nous & sur notre postérité, les plus terribles effets du courroux céleste, si nous concevons jamais l'idée de nous soumettre à vos loix.

(Aux Echevins & à D'Y, père.)

Braves amis, promettez, au nom de nos Concitoyens, de vivre & de mourir dans l'obéissance & la fidélité que nous devons au grand Henri, Roi de France & de Navarre.

CAIGNARD, *levant la main ainsi que les autres.*

Nous le jurons, & nous dévouons aux supplices & à l'exécration publique l'indigne Citoyen, de quelque rang qu'il soit, qui refuserait de prodiguer sa vie

& ses biens pour notre Roi, ou qui
parlerait de se rendre.

D O R I G N Y.

Vous nous avez entendu, Seigneur,
rejoignez vos soldats, faites donner le
signal de l'assaut ; vous nous trouverez
prêts à vous recevoir.

B A L A G N Y.

J'y vole n'en doutez point, & j'es-
père que le Soleil n'achevera pas son
cours sans avoir éclairé votre châtiment.
(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

VALLOIS, DORIGNY, CAIGNART,
D'Y, père.

D O R I G N Y.

J E me repose sur la valeur de nos Ha-
bitans du soin de punir l'arrogance de
Balagny : ses soldats sont fatigués d'un
long siège, & découragés par la défaite
de Mayenne, je les regarde comme

vaincus. Mon cher D'Y, j'attens ton fils; je veux qu'il ait tout l'honneur de cette journée, & qu'il puisse donner à ma fille une main teinte du sang des ennemis de son Roi. Mais, que vois-je? Amélie!

SCÈNE VII.

VALLOIS, AMÉLIE, CAIGNART,
D'Y, père, DORIGNY.

DORIGNY.

QUEL dessein vous conduit ici, ma Fille?

AMÉLIE.

Le même qui vous y rassemble, mon Père, l'amour de la Patrie. Balagny fort de cet Hôtel la colère sur le front & la menace à la bouche : bientôt, nous n'en doutons pas, un sanglant assaut se prépare. La faiblesse de notre sexe nous interdit l'honneur de prodiguer nos jours pour le Roi; mais il est des moyens de partager avec vous la gloire de le servir. Nos Pères, nos Epoux, nos Parens vont

courir au trépas, nous ne nous borne-
 rons pas à des vœux impuissans. J'ai
 promis à mes compagnes que vous ne
 refuseriez pas leurs offres, & je viens,
 au nom de mon sexe, vous conjurer
 d'accepter ses services (13). Celles d'en-
 tre-nous que l'habitude & la nécessité
 ont rendues capables de supporter la
 fatigue, demandent à partager avec nos
 défenseurs, les travaux dont elles sont
 susceptibles. Celles dont un sort plus
 heureux, une éducation plus soignée
 ont entretenu la faiblesse naturelle, vous
 présentent d'autres secours. Nos plus
 riches Citoyens, je le fais, font au Roi
 le sacrifice de leur fortune. Eh! pour-
 quoi leurs Epouses & leurs Filles, se lais-
 seraient-elles surpasser en générosité?
 Elles vous offrent ces ornemens de luxe
 que l'art inventa pour relever les char-
 mes de la nature, & dont ailleurs notre
 sexe est si vain: daignez les accepter.
 Comment oserions-nous porter ces pa-
 rures éclatantes, quand ceux à qui le
 sang nous lie font un si noble usage de
 leurs richesses? (14) Lorsque Beauvais
 & Péronne, assiégées par les ennemis

de l'État , eurent perdu le plus grand nombre de leurs défenseurs , les femmes se chargèrent du soin de garder les murailles : nous ne sommes pas réduites à cette extrémité ; mais si ce malheur arrivait , croyez que les Citoyennes de Saint-Quentin affronteraient la mort avec le même courage.

D O R I G N Y.

Cet héroïsme est aussi rare que sublime ; il fait trop d'honneur à ton sexe pour que je refuse les secours qu'il me présente. Ta modestie me cache la part que tu as dans un si noble projet ; je t'en estime davantage : oui tes vertus , ma chère Fille , me rendent glorieux de t'avoir donné le jour.

A M É L I E.

Qui ne fait que son devoir ne mérite pas d'éloges : si j'ai quelques vertus , votre exemple , mon Père , & vos leçons me les ont inspirées.

D' Y, *père.*

Ah , mon cher Dorigny , quelle épou-

se mon Fils a choisie ! Dès l'enfance nous
les destinions l'un à l'autre , & leurs
cœurs sont dignes de s'unir.

SCÈNE VIII.

VALLOIS, AMÉLIE, DORIGNY,
D'Y, *fils* , CAIGNART, D'Y, *père* .

D'Y, *fils* , à Dorigny.

BALAGNI quitte nos murs & s'est vanté
hautement de nous réduire. Il vous ac-
cuse d'opiniâtreté , & rejette sur vous
les malheurs qu'ils nous prépare. Il pen-
sait, sans doute , exciter une émeute &
semer la division parmi nous ; mais il
n'a vû dans nos regards que le mépris
des dangers & l'ardeur de combattre.
On louait avec transport, votre géné-
reuse fermeté ; on s'écriait de toutes
parts : « Dorigny n'a point trompé
» notre attente , il est digne de nous
» commander ; s'il se fut oublié jusqu'à
» conclure un traité honteux, nous l'eus-
» sions désavoués ; tant que Henri vivra
» nous lui serons fidèles ; point de ca-

» pitulation que la mort ou la victoire. »
 Ces discours , répétés de toutes parts ,
 portaient le dépit & la rage dans le cœur
 de Balagny ; il est sorti furieux , & va
 tout tenter pour se venger d'avoir , sans
 succès , entrepris de nous séduire. Nos
 Citoyens sont prêts : quels ordres don-
 nez-vous ?

D O R I G N Y.

Je vais les porter moi-même & ne
 prétens pas rester spectateur oisif de votre
 courage. Balagny connaîtra que , si ma
 voix soutient les intérêts de Henri, mon
 bras peut encore le servir. Adieu , ma
 chère Amélie , tu m'aimes , je le fais,
 mais tu aimes encore plus ta Patrie &
 ton Roi : si je pérís en les défendant ,
 (*en montrant D'Y, père.*)

voilà ton second père. Mon cher D'Y, je
 te charge du soin de veiller sur elle ; je
 veillerai sur ton fils pendant le combat. Sa
 valeur pourrait le rendre téméraire ; je
 la contiendrai dans de justes bornes ; je
 veux du moins qu'un Epoux puisse con-
 soler ma Fille , si le sort des armes lui
 ravit son Père.

A M É L I E.

Quelle image cruelle offrez-vous à
ma tendresse ?

D' Y, *fils.*

Ne craignez rien , chère Amélie , je
réponds des jours de votre Père. Il lui
convient de remplir les devoirs d'un
Chef & à moi ceux d'un Soldat.

D O R I G N Y.

Allons , mes amis , ne restons pas ici
plus longtems ; Balagny doit être rendu
à son Camp , ne nous laissons pas pré-
venir. Volons aux remparts & si nous
sommes attaqués , que le nom de Henri
soit le signal du combat & le présage
de la victoire.





ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

AMÉLIE, D'Y, *pere.*

D' Y, *pere.*

PENDANT que Dorigny, remplissant les devoirs de sa place, anime nos Habitans par son exemple, il vous a confié à mes soins, vous le savez, Amélie; il m'a chargé de veiller à l'intérieur de la Ville, j'attens ici ses ordres. Une partie des Citoyens garnit les remparts, l'autre est en armes sur la place, prête à se porter aux endroits où le danger fera le plus pressant. Ces sages précautions & la justice de notre cause nous répondent du succès.

A M É L I E.

On espère aisément ce que l'on souhaite; mais l'événement ne répond pas toujours à nos espérances.

D' Y, *père.*

Ce langage me surprend : qu'est donc devenue cette fermeté que nous admirions en vous ?

A M É L I E.

Au moment où nous parlons, peut-être tout ce que j'ai de plus cher m'est enlevé. Quoique Française je suis amante & fille : ces sentimens partagent mon cœur, & l'incertitude le remplit d'une terreur dont je ne peux me défendre. S'il m'eût été permis de suivre mon Père & votre Fils, l'aspect de leur courage eut banni mes craintes, & je n'aurais songé qu'à les imiter ou à les venger.

D' Y, *père.*

Bientôt votre incertitude sera dissipée, &, croyez moi, sans qu'il vous en coûte de larmes. J'augure bien du silence qui règne dans nos murs ; ils ne sont point encore attaqués, & peut-être Balagny renoncera - t - il à ses projets de vengeance. Je l'observais tantôt quand votre Père opposait à ses artifices une réponse

aussi sage que courageuse : j'ai vû sur son front l'empreinte d'une terreur qu'il voulait nous cacher , en affectant l'orgueil & l'audace.

A M É L I E.

Puisse cet heureux présage s'accomplir , & notre Ville se voir délivrée sans avoir à regretter la perte de ses défenseurs !

D' Y, père.

J'apperçois Dorigny, sa présence doit vous rassurer.

SCÈNE II.

AMÉLIE, DORIGNY, D'Y, père.

A M É L I E.

Ah ! mon Père, le Ciel vous rend à mes vœux , au moment où je tremblais pour vos jours.

D O R I G N Y.

J'ai cédé aux instances de ton amant.

» Tout est calme, m'a-t-il dit, dans le
 » camp des ennemis ; vos ordres sont
 » donnés, je vous conjure d'aller ras-
 » surer Amélie. Je fais combien elle vous
 » chérit & quelles sont ses allarmes.
 » Je vous promets de vous faire avertir
 » dès que Balagny nous » attaquera. »
 Je n'ai pû me refuser à sa prière, & je
 viens attendre ici le moment d'aller le
 seconder ou périr avec lui. Quel bruit
 entens-je ? On s'avance à pas précipités.
 Sans doute l'affaut se donne.... Mais
 que vois-je ? C'est le vaillant Comte de
 Chaulnes.

SCÈNE III.

AMÉLIE, le Comte DE CHAULNES,
 DORIGNY, D'Y, *père.*

DORIGNY.

QUEL bonheur vous amène ici, Sei-
 gneur, & comment avez-vous pû y
 pénétrer ?

CHAULNES.

En approchant de la Ville j'ai dissipé

(31)

un parti qui voulait m'en défendre l'entrée; vos Citoyens, à la vue des étendards Français, sont sortis pour me secourir, & je viens vous annoncer l'arrivée du Roi.

D O R I G N Y.

Quoi? Nous aurons l'honneur de recevoir dans nos murs le grand Henri?

D' Y, père.

Quel jour pour nous!

A M É L I E.

Nous verrons notre Roi, notre Père!

C H A U L N E S.

Oui, vous l'allez voir, je le devance de peu d'instants. Ce n'est pas assez pour lui d'avoir vaincu Mayenne, il veut sauver Saint-Quentin.

D O R I G N Y.

Seigneur, permettez que je vous quitte pour courir au devant du Roi, pour préparer.....

CHAULNES.

Restez , vous n'auriez pas le tems. J'ai rencontré Vallois & Caignart qui vont le recevoir : il doit être entré déjà dans la Ville. D'ailleurs Sa Majesté m'a ordonné de vous dire qu'elle ne veut aucuns apprêts , aucune cérémonie : Elle désire que vous la receviez , non comme un Maître ; mais comme un Père qui vient au secours de ses enfans. Ce bruit nous annonce son arrivée.

On entend les Tambours battre aux champs , les Acteurs sortent pour aller au devant du Roi , Amélie sort par un côté opposé ; les Soldats de Henri entrent par le fond , le bruit de Tambours cesse , on entend les cris de vive-le-Roi , & Henri paraît.



SCÈNE

SCÈNE IV.

CHAULNES, VALLOIS, HENRI,
DORIGNY, CAIGNART, D'Y, père.

DORIGNY, *se jettant aux pieds de Henri,
ainsi que les deux Echevins.*

SIRE, comment peindre à Votre Majesté la joie que nous ressentons de posséder le plus vaillant Roi du monde ? Notre amour & notre reconnaissance égalent nos respects, ils sont au-dessus de toute expression. Daignez, Sire, en agréer l'hommage ; & que Votre Majesté nous pardonne de ne pas lui faire une réception digne d'Elle : le peu de tems.....

H E N R I.

Que parlez-vous de réception, mon ami ? Je suis très-content de la vôtre. Je laisse aux autres Rois la pompe & l'étiquette : je ne demande à mes sujets que franchise, courage & fidélité ; je les trouve chez vous, c'en est assez pour moi. Dès l'instant où je montai sur ce

Trône, que la Ligue & l'Espagne me disputent, vous m'avez reconnu pour votre Roi; la valeur de vos Habitans a contribué au gain de la Bataille d'Ivry; vous soutenez, depuis trois mois un siège qui vous coûte la vie & les biens; voilà, je pense, ce qui s'appelle une réception: & jamais Ville de mon Royaume ne m'en fera de plus belle.

D O R I G N Y.

Votre Majesté donne trop de louanges à nos faibles services, en les lui rendant nous ne faisons que remplir nos devoirs.

H E N R I.

Je le fais; mais vous n'en avez pas moins de mérite à mes yeux. J'ai trouvé peu de serviteurs désintéressés; presque tous m'ont vendu leur soumission & leurs bras. Mais vous, sans solde, même sans avoir espoir de récompense, dans le tems où mes affaires étoient désespérées, où sans l'aide de Dieu & de mon Epée, ma Couronne passait en d'autres mains, vous avez soutenu mon parti: ce sont-là des témoignages d'une fidélité peu

commune, & dont votre Roi ne perdra jamais le souvenir.

Mais j'oublie en vous parlant ce qui m'amène ici : Balagny vous assiège, & je viens vous délivrer. Allons, mes amis, suivez-moi.

D O R I G N Y.

Quoi? Sire, à peine arrivé, vous parlez de combattre? Et sans prendre aucun repos.....

H E N R I.

Que me dites-vous? Moi, prendre du repos! je ne l'ai jamais connu. Les jeux de mon enfance m'ont accoutumé à la fatigue, & depuis l'âge de quinze ans, ma vie est un tissu de travaux & de combats. J'ai encore la plus grande partie de mon Royaume & ma Capitale à conquérir; quand tout sera soumis & tranquille, alors je me reposerai, *je ferai le Roi de France* mais jusqu'à ce temps il me convient de *faire le Roi de Navarre* : partons.

D O R I G N Y.

Ah, Sire, de grace, arrêtez! si la

Ville de Saint-Quentin a été assez heureuse pour donner à Votre Majesté quelques preuves de son zèle; daignez lui accorder la grace qu'elle vous demande aujourd'hui par ma voix. Arques & Ivry vous ont vû combattre, Sire, plutôt en Soldat qu'en Souverain : Votre Majesté avait alors à vaincre des ennemis supérieurs en nombre à ses troupes & dignes de son courage. Mais des Soldats qui n'ont pû nous réduire, ne méritent pas, Sire, d'occuper votre valeur : Balagny ferait trop glorieux de mesurer ses armes avec celles de Votre Majesté. Nous la conjurons de nous laisser achever notre ouvrage, & de ne pas exposer pour nous des jours si précieux, dont dépend le sort de la France.

H E N R I.

Et vous exposez bien les vôtres pour moi; je vous dois la pareille. Je ne veux pas que Balagny se flatte que je me sois trouvé si près de lui, sans qu'il m'ait vû les armes à la main.

V A L L O I S.

Sire , il suffira de votre nom pour le vaincre. Ce nom auguste & chéri est dans la bouche de tous nos Citoyens ; il retentit sur les remparts ; il est déjà parvenu , sans doute , jusqu'au Camp des ennemis : croyez , Sire , qu'ils n'osent attendre votre présence. Voyez tomber à vos pieds de fidèles Sujets , ne leur refusez pas la grace qu'ils implorent ; enchaînez en leur faveur cette intrépidité naturelle qui vous fait affronter les plus grands dangers.

H E N R I.

Quel spectacle ! il m'attendrit jusqu'aux larmes. Ah ! si tous les Français avoient vos cœurs ! Je vous vois à mes genoux trembler pour ma vie , me conjurer de l'épargner , & , de tous côtés le fanatisme forme contre elle d'odieux complots , dont je serai peut-être un jour la victime. Relevez-vous , mes amis , je vous en prie ; je le veux. Soyez contents , je vous accorde votre demande.

Chaulnes , je vous charge d'assurer

tous les Habitans de ma bienveillance :
 allez reconnaître la contenance de l'en-
 nemi, s'il se disposait à l'attaque, je vous
 ordonne de me faire avertir, j'y courrai
 sur le champ; je vous l'ordonne, en-
 tendez-vous? Emmenez tous mes Sol-
 dats; (15) je n'ai pas besoin de garde
 ici. *Je suis avec mes meilleurs Amis,*
& il n'y a rien à craindre pour moi en
aussi bonne compagnie.

(*Chaulnes sort.*)

SCÈNE V.

VALLOIS, HENRI, DORIGNY,
 CAIGNART, D'Y, *pere.*

H E N R I.

DORIGNY, je viens de donner au Comte
 de Chaulnes une commission qui regarde
 tous vos Bourgeois; c'est à vous à me
 faire connaître ceux qui se sont parti-
 culièrement distingués pour le maintien
 de mes Droits & de ma Couronne: n'y
 manquez pas, au moins; je veux les
 récompenser. Je ne suis pas riche à pré-

sent ; mais un jour viendra où mes bons
 Serviteurs verront qu'ils n'ont pas obligé
 un ingrat.

D O R I G N Y.

Sire , on reconnaît toujours l'ame
 bienfaisante de Votre Majesté : j'obéirai
 à ses ordres. Depuis le commencement
 du siège tous nos Habitans se sont mon-
 trés courageux & fidèles : celui qui n'avait
 que sa vie à perdre l'a exposée avec
 plaisir : & nos plus riches Citoyens m'ont
 offert aujourd'hui tout ce qu'ils possé-
 dent d'argent & d'effets pour fournir
 aux besoins de la Ville , & faire par-
 venir des secours à Votre Majesté. Qu'Elle
 me permette de lui présenter celui qui
 (*en montrant D'Y, père.*)

leur a donné l'exemple , & qui m'a
 porté la parole en leur nom. C'est le
 généreux D'Y, dont le Fils, à la tête
 de l'élite de notre Jeunesse, a plus d'une
 fois repoussé avec gloire les attaques de
 l'ennemi.

(*D'Y, père s'avance.*)

H E N R I , à D'Y, père.

Mon ami , vous me donnez votre Fils & vos biens , c'est faire plus que vous ne devez. Je saurai payer un tel service ; & tous ceux qui ont partagé votre zèle , éprouveront les effets de ma reconnaissance : soyez-en sûr , je vous en donne ma parole de Roi.

D' Y, père.

Sire , nous sommes récompensés par le plaisir d'avoir rempli notre devoir ; mais nous ne sommes pas les seuls. Dorigny a la modestie de cacher à Votre Majesté , que sa Fille est venue , au nom de tout son sexe lui faire les mêmes offres.

H E N R I .

Je ne croyais pas , Dorigny , avoir sujet de vous faire aujourd'hui des reproches. Comment , je vous ordonne de me faire connaître tous ceux à qui j'ai des obligations , & vous ne me parlez pas de votre Fille ? Cela est mal à vous : je veux la voir & la remercier.

D O R I G N Y.

Sire, elle était avec nous quand Votre Majesté est arrivée ; mais elle a cru devoir se retirer par respect.

H E N R I.

Elle a fort mal fait : son sexe n'est jamais de trop nulle part. Dites-lui qu'elle vienne & que je l'attens.

S C E N E V I.

VALLOIS, HENRI, CAIGNART,
D'Y, père.

H E N R I.

JE voudrais bien, mes amis, que les Parisiens pensassent comme vous, je me verrais bientôt à la fin de mes peines ; mais ils sont intimidés ou séduits par leurs tyrans. Je serai contraint de les assiéger, & loin d'imiter votre exemple, il braveront l'indigence, la mort & la famine plutôt que de se rendre. Je ne les en aime pas moins ; leur aveugle-

ment me les rend plus chers, leurs Chefs seuls sont coupables. Ils connaîtront trop tard ce que vaut un bon Roi, & peut-être ne serai-je aimé, comme je le mérite, & comme je le désire, que par leurs descendants.

SCENE VII.

VALLOIS, DORIGNY, AMÉLIE,
HENRI, CAIGNART, D'Y, *pere.*

DORIGNY.

SIRE, voilà ma Fille.

(*Henri se découvre pour saluer
Amélie qui veut se mettre à
genoux : il l'en empêche.*)

HENRI.

Que faites-vous, Mademoiselle? Ce n'est point ainsi qu'on aborde un Père, un Ami, & je veux être le vôtre. Je fais ce que vous avez fait pour moi; je vous en remercie de tout mon cœur.

AMÉLIE, *baissant la main de Henri.*

Sire, Votre Majesté m'honore trop ;
je n'ai été que l'interprète de mon sexe,
& j'ai suivi son exemple, voilà mon
seul mérite.

H E N R I à Dorigny.

Mon ami, votre fille, est aussi mo-
deste que belle : je la trouve charmante,
en vérité. Il faut la marier & lui choisir
un époux digne d'elle.

D O R I G N Y.

Le choix est fait, Sire ; & le jeune
homme dont je viens d'avoir l'honneur
de parler à Votre Majesté doit épouser
mon Amélie.

H E N R I.

Très-bien, très-bien. Ah, ça, char-
mante Amélie, parlez-moi naturellement :
aimez-vous celui qu'on vous destine ?

A M É L I E.

Oui, Sire : je ne rougis point d'avouer
à Votre Majesté que mon cœur est d'ac-

cord avec les volontés de mon père.
Elevée avec le jeune D'Y, l'amour a
devancé chez moi la raison : mais ses
vertus, son courage, & surtout sa fidé-
lité pour son Roi, auraient suffi pour me
le faire préférer à tout autre.

H E N R I.

Je suis charmé de ce que vous me
dites : vous serez heureuse autant que
je le souhaite, & que vous le méritez.
Un vrai Citoyen est toujours bon mari
& bon père.

Ah ! j'apperçois Chaulnes : eh bien,
quelles nouvelles venez-vous m'appren-
dre ?

SCENE VIII.

VALLOIS, AMÉLIE, CHAULNES,
HENRI, DORIGNY, CAIGNART,
D'Y, père.

C H A U L N E S.

SIRE, de très-agréables : votre nom
vaut une armée entière. Dès que Balagny

a sçu l'arrivée de Votre Majesté, il a donné des ordres pour la levée du siège. Par le tumulte qui régnait dans son Camp les Bourgeois ont soupçonné son projet , & sont sortis aussitôt pour l'attaquer dans sa retraite. Je les ai vû dans l'action , ce sont de très-braves gens, & j'ose assurer à Votre Majesté *qu'il est inutile d'envoyer des Troupes dans Saint-Quentin : (16) la Ville est remplie d'Habitans dont la valeur suffit à sa conservation.*

H E N R I.

Je le fais ; & les Rois de France en ont reçu , dans tous les tems , des services signalés. C'est parce que je connaissais leur courage que je vous ai dit souvent : *Malgré mes ennemis je serai toujours Roi de la Ville de Saint-Quentin.*

D O R I G N Y.

Sire, puisque l'ennemi n'assiège plus nos portes , j'aurai l'honneur d'en présenter les Clefs à Votre Majesté.

H E N R I.

Eh ! n'ai-je pas vos cœurs , qu'ai-je

besoin de vos clefs ? Je les accepterai, mais pour vous les rendre : (17) *Gardez-les , elles sont bien entre vos mains.*

CHAULNES.

Votre Majesté aime les braves gens, elle sera charmée de savoir qu'un jeune Bourgeois, à la tête d'une troupe choisie, a donné les plus grandes marques de valeur. Il a fondu sur l'arrière-garde de Balagny, l'a mise en déroute, & s'est emparé de deux drapeaux, après avoir fait mordre la poussière à ceux qui les portaient. J'ai cru, Sire, pouvoir le flatter que vous daigneriez l'admettre en votre présence, & qu'il aurait l'honneur d'offrir à Votre Majesté les drapeaux qu'il a si bien gagnés.

HENRI.

Vous avez très-bien fait : je le verrai avec plaisir. Je me trompe fort, si je ne le connais d'avance : n'est-ce pas, belle Amélie, qu'il est question de votre amant ? Oui, oui, au portrait que vous m'en avez fait & à la joie qui brille dans vos yeux, ce ne peut être que lui.

CHAULNES.

Sire, je le vois qui s'avance.

SCÈNE IX
ET DERNIÈRE.

VALLOIS, CHAULNES, AMÉLIE,
D'Y, *filz*, HENRI, DORIGNY,
CAIGNART, D'Y, *père*, *Officiers*
portant les Drapeaux, Soldats.

D'Y, *filz*, *mettant un genou en terre*,
ainsi que les Officiers qui baissent
en même-tems leurs Drapeaux.

SIRE, quel bonheur pour moi de pouvoir, en ce moment, présenter à Votre Majesté les dépouilles de ses ennemis! Ces Drapeaux sont le gage de leur défaite & de la valeur de mes Concitoyens. Si le nombre des Habitans de Saint-Quentin répondait au zèle qui les enflamme pour Votre Majesté, Elle ferait bientôt maîtresse de tout son Royaume.

HENRI.

J'en suis très-persuadé, mon camarade, & j'accepte votre présent avec

autant de plaisir que vous me l'offrez.

(D'Y, fils, se relève, baise la main du Roi, & les Officiers se relevent en même-tems.)

Mais je ne suis pas d'humeur à recevoir sans rendre : j'ai bien du monde à récompenser ici, & je veux que chacun soit content de moi.

Je commence par vous, belle Amélie ; recevez de ma main ce brave homme-là. Je me charge de votre dot, je signerai au contrat, comme ami de la famille & je me prie de la nôce : il faut aussi que je fasse mon présent à votre Epoux & à son Père. Approchez, mon cher D'Y : je ne crois pas pouvoir mieux payer votre zèle & le courage de votre fils qu'en vous donnant la Noblesse (18). Cette distinction n'ajoute rien à votre mérite, je le fais ; mais je prétens que votre postérité jouisse du prix de vos vertus, & des justes effets de ma reconnaissance. Quant à votre Fils, je le garde, j'ai besoin de braves gens. Son mariage fait, je l'emmène & vous répons de sa fortune. Je le renverrai à son aimable femme, couvert de lauriers & comblé de mes faveurs.

D' Y, *pere.*

Ah ! Sire, c'est trop récompenser nos faibles services ; eh ! comment acquitter tant de bienfaits ?

D O R I G N Y.

Confus de vos bontés, Sire, les expressions me manquent pour remercier Votre Majesté.

H E N R I.

Point de remerciemens, mes amis : si vous les continuez, je prendrai le ton de Roi pour vous les interdire. Ce ne sont point ici des graces que je vous fais : ce sont des dettes que j'acquitte.

Dorigny, vous vous êtes servi utilement de votre Epée pour soutenir mes droits, j'entens que vous la conserviez toujours, & que vos successeurs jouissent de la même prérogative : les Chefs d'une Ville aussi courageuse que fidèle ne seront jamais désarmés (19).

Il me reste à donner à tous vos Habitans une preuve de mon affection. Ils sont aussi impatiens de me voir que

D

(50)

je le suis de les remercier. Je sais qu'ils ont appréhendé qu'on ne bâtit chez eux une Citadelle, je vais les rassurer & leur dire moi-même *que ce ne fut jamais mon intention ; (20) que je ne veux, pour toute Citadelle à Saint-Quentin, que la fidélité pleinement gravée au cœur de tant de bons Citoyens, & que je les tiens pour mes très-loyaux serviteurs & mes biens bons amis.*

F I N.



NOTES.

L'ORIGINE de Saint-Quentin remonte à l'an 1440, avant notre Ere ; elle fut fondée par *Rhomaus*, 17^e. Roi des Gaulois ; César en parle avec éloge dans ses Commentaires, & rend justice au courage de ses Habitans : ce Conquérant changea son ancien nom de *Samarobrive* en celui d'*Augusta Veromanduorum*. En 1188, Philippe, Comte de Flandre & de Vermandois, n'ayant point d'héritiers en ligne directe, céda le Comté de Vermandois, dont Saint-Quentin est la Capitale, à Philippe Auguste. Ce Prince en 1195 accorda, par Lettres-Patentes, aux Habitans de cette Ville, les droits, privilèges & franchises dont ils jouissaient sous la Domination des anciens Comtes de Vermandois. Depuis ce tems, tous les Rois de France ont confirmé ces privilèges ; & notre Monarque, glorieusement regnant, a, par Arrêt du Conseil d'État, du 29 Mai 1775, ordonné que la Charte de Philippe Auguste de 1195, serait exécutée, & que les Mayeur, Echevins & Habitans de Saint-Quentin continueraient de jouir, comme par le passé, de l'exemption de tous droits censuels & féodaux envers le Domaine de Sa Majesté, pour raison des maisons & héritages situés dans la Ville & dans son Territoire. Ces immunités sont d'autant plus glorieuses, qu'elles sont le prix d'une fidélité inviolable, & d'un sang tant de fois prodigué pour le service de nos Rois. Les notes qui suivent porteront cette vérité au dernier degré d'évidence.

(1) Jean de Mont-luc, Seigneur de Balagny, fils naturel de Jean de Mont-luc, Evêque de Valence, suivit Henri III. en Pologne quand ce Prince en fut élu Roi : le Duc d'Alençon le fit Gouverneur de Cambrai. Mais Balagny entra ensuite dans le parti de la Ligue en 1587, & à la fin de Juin 1588, il vint mettre le siège devant Saint-Quentin, avec 7 à 800 chevaux & 3000 hommes de pied; mais les fréquentes sorties des Habitans le forcèrent à la retraite. En 1593 son Epouse, Renée de Clermont, sœur du brave Buffi d'Amboise, alla trouver Henri IV. à Dieppe; ce Prince reçut Balagny dans ses bonnes grâces, lui laissa Cambrai en souveraineté, & le fit Maréchal de France en 1594. *Mémoires de la Ligue; de Thou; Mézerai.*

(2) Après le meurtre de Henri III., les principales Villes de France refusèrent de reconnaître Henri IV. pour légitime Souverain; mais Saint-Quentin lui fut toujours fidelle; les Habitans envoyèrent à ce Prince des secours d'hommes & d'argent, & lui conservèrent la Ville au prix de leur sang. *Lettre de Henri IV. du 29 Août 1590; Archiv. de la Ville.*

(3) Louis Dorigny, qui reçut Henri IV. en 1590, n'était pas Mayor en 1587; mais il fut un de ceux qui signèrent la *contre-Ligue*. Par cet acte, les Habitans de Saint-Quentin s'engagent à maintenir les droits de leur légitime Souverain, envers & contre tous, & de sacrifier pour son service leur sang & leurs fortunes. Ce monument patriotique est signé par les principaux Citoyens, entre lesquels se trou-

vent les noms de De Y, Dorigny, Caignart ; Margerin, Pincepré, Heuzet, &c. Le Mayor de 1587 était *Sébastien Diré*, qui, de concert avec les Officiers Municipaux, chassa de la Ville tous ceux qui tenaient le parti de la Ligue. *Archiv. de la Ville.*

(4) La valeur des Habitans de Saint-Quentin leur a mérité ce glorieux titre : *tot Cives, tot Milites*. Ils ont le privilège de se garder eux-mêmes ; la Milice Bourgeoise est composée de 4 bataillons, dont les Commandans ont le titre de Colonels & le droit de port d'Armes. Ils ont sous leurs ordres 64 Officiers, dont 16 qui commandent les Compagnies sont nommés Mayeurs d'Enseignes.

(5) Les Seigneurs de Saint Simon & de Chaulnes, commandaient à la Bataille d'Ivry l'élite des Bourgeois de Saint-Quentin, & les Compagnies d'Arquebusiers & d'Arbalétriers de cette Ville. Le Citoyen qui était à la tête de ce secours se nommait Dachery, aïeul de D. Dachery, célèbre Historien, Bénédictin, & d'une famille encore existante, dont plusieurs ont rempli les charges Municipales. *Lettre de Mr. de Chaulnes, datée du Camp du Roi, le 22 Mars 1590, Archiv. de la Ville.*

(6) Les plus riches Citoyens avaient, dès le commencement de la Ligue, converti une partie de leur argenterie en monnaie, frappée au coin de Henri III. d'un côté, & de l'autre à celui de leur Ville. Ils continuèrent les mêmes secours à Henri IV., & toutes les fois que ce

Monarque vint à Saint-Quentin , on s'empresse de fournir à ses besoins. *Lettre de Henri III., Archiv. de la Ville.*

(7) Quelques personnes ont pensé que Balagny ne devait pas venir lui-même , & qu'il suffisoit d'un de ses Capitaines : l'Histoire est d'accord avec la démarche qu'il fait dans la Pièce. Quand il vint en 1588 investir la Ville, il demanda une conférence aux Chefs ; Pommeroy, Lieutenant pour le Roi, la refusa ; mais les Officiers Municipaux députèrent Louis Dorigny , pour assurer Balagny que les Habitans étoient déterminés à vivre & à mourir fidèles à leur Roi. Balagny se réduisit à demander la permission d'entrer dans la Ville avec quelques troupes, elle lui fut refusée , & on ne lui accorda que celle d'y être introduit avec ses Gardes. A la vérité , il ne voulut pas en jouir ; mais c'est assez pour la vraisemblance théâtrale qu'il l'ait désiré. *Anecdote fournie par Mr. Maillet, ancien Mayor.*

(8) La première preuve de la fidélité & du courage des Habitans de Saint-Quentin , remonte à l'an 1108 : Raoul , Comte de Vermandois , marche à leur tête au secours de Louis le Gros , attaqué par ses propres Sujets joints aux Anglais ; la bataille se donne , Louis remporte la victoire , & voit dans ses fers Thomas de Marle , Seigneur de Couci , Chef de la Conjuraison , que les Habitans de Saint-Quentin avoient fait prisonnier. En 1120 , dans la guerre contre l'Empereur , ils vont à la défense du même Prince , & sont placés à la droite de

*l'armée. Suggest. Vie de Louis le Gros; Hemeré;
l'Abbé Velly; Hist. de France, tome III,
pag. 63.*

A la célèbre journée de Bovines, l'Oriflamme était portée par Wallon de Montigny, Citoyen de Saint-Quentin, dont les Compatriotes eurent la plus grande part au gain de la Bataille. *Histoire de Phil. Aug.; Archiv. du Chapitre de Saint-Quentin.*

(9) Ce que dit ici Dorigny a été transmis à la postérité, dans ces beaux Vers de Santeuil, gravés en lettres d'or, sur un marbre placé au Frontispice de l'Hôtel-de-Ville de Saint-Quentin.

- » Bellatrix i, Roma, tuos nunc objice muros;
- » Plus deffensa manu, plus nostro hæc tincta cruore
- » Mœnia laudis habent; furit hostis & imminet Urbi:
- » Civis murus erat, satis est sibi Civica virtus.
- » Urbs, memor audacis facti, dat marmore in isto,
- » Pro Patria casos æternum vivere cives.

Voici la traduction telle qu'elle se trouve dans des Manuscrits.

Cesse de nous vanter tes murs & tes batailles,
Rome, viens admirer ces vivantes murailles,
Ces hardis Citoyens qui, dans les champs de Mars,
Servent à leur Cité d'invincibles remparts,
Où la seule valeur, sans murs pour se défendre,
Sait braver mille morts avant que de se rendre.
Leur Ville, pour montrer qu'on doit vivre toujours
Lorsque pour sa Patrie on immole ses jours,
Consacre au souvenir d'une action si belle,
Dans ce marbre parlant une gloire immortelle.

(10) Le 2 du mois d'Août 1557, Philibert-Emmanuel de Savoie, Gouverneur des Pays-Bas, pour Philippe II., vint mettre le siège devant Saint-Quentin, avec une armée d'environ 100000 hommes. L'Amiral de Coligny commandait la Garnison, & Louis Varlet de Gibercourt était Mayeur; l'Amiral, dans ses Mémoires, dit qu'il ne vit jamais un plus affectionné ni plus diligent Serviteur, tant pour le service du Roi, que pour la conservation de la Place. Après la perte de la Bataille de Saint Laurent, Philippe II. se rendit au Camp, & pressa le siège avec tant d'ardeur, que les remparts furent ouvert en vingt endroits, & que la garnison fut réduite à 450 hommes. Les Bourgeois y suppléèrent, & l'assaut général se donna le 27. Les ennemis furent repoussés dix fois, à la onzième ils pénétrèrent dans la Ville; mais non par aucune des brèches que défendoient les Citoyens. Cette résistance inouïe sauva la France, en donnant à Henri II. le tems de rappeler son armée d'Italie. Les Seigneurs de Caulaincourt & d'Amerval, Gentilshommes des environs de Saint-Quentin, se distinguèrent à ce siège. *Mémoires de l'Amiral de Coligny; Desferres; Duchesne; Archiv. de la Ville & du Chapitre.*

(11) Après la prise de la Ville, les Habitans échappés au carnage se réfugièrent dans l'intérieur de la France, & ne revinrent dans leur Patrie que lorsqu'elle fut rendue par le Traité du Câteau-Cambresis en 1559. Le Clergé même refusa d'y rester, & le Chapitre vint à Paris, à Saint Thomas du Louvre,

ne voulant pas demeurer dans une Ville où il ne lui était plus libre d'implorer le secours du Ciel pour la prospérité des armes du Roi de France. *Mémoires du tems ; de Serres ; Essais de Ste. Foix* , tome 5 , page 246.

(12) Philippe II. qui possédait alors les trésors des deux mondes , les prodiguait pour soutenir la Ligue , faire déclarer Henri IV. déchu de tous ses droits à la Couronne , & placer sur le Trône de France une de ses Filles. La Ville de Saint-Quentin fut sollicitée d'adhérer à ce projet ; mais les plus brillantes promesses , & les menaces du Duc de Mayenne ne pûrent ébranler sa fidélité. Henri III. en témoigna sa reconnaissance aux Habitans , par plusieurs Lettres en date des 6 Novembre 1586, premier Avril 1587, 21 Juin 1588 , 16 Janvier 1589 & 20 Février de la même année. Henri IV. leur rend la même justice dans ses Lettres , datées d'Etampes du 8 Novembre 1589, du Camp de Beaumont du 19 Mai 1590 , & du Camp de Gonesse du 29 du même mois.

(13) Pendant le siège de 1557 , les femmes du peuple portèrent les matériaux nécessaires à la réparation des brèches ; les riches Citoyennes sacrifièrent leurs joyaux & bijoux. Catherine Lallier , Epouse du Mayeur , Varlet de Gibercourt , donna quelques journaux de terre pour la sépulture des Français tués à la Bataille de Saint Laurent. Cet endroit subsiste encore aujourd'hui , & se nomme *le vieux Monastère. Archiv. de la Ville.*

(14) Beauvais , en 1472 , fut assiégée par le Duc de Bourgogne ; Jeanne Hachette fit prendre à tout son sexe des habits de Soldats , & cette nouvelle Milice se montra sur les remparts. Charles le Téméraire , trompé par ce stratagème , leva le siège. On célèbre à Beauvais l'anniversaire de cet héroïsme par une Procession solennelle , où les femmes ont le pas & les honneurs.

En 1536, Jean de Nassau , Prince d'Orange , après s'être emparé de Guise vint assiéger Saint-Quentin ; mais le Maréchal de la Marck , accourut au secours de la Ville , & Nassau fut obligé de se retirer. Piqué de cet affront il voulut le réparer en mettant devant Péronne ce siège qui fait tant d'honneur aux Habitans de cette Ville. Une Citoyenne , Marie Fouré , courut aux remparts , pendant un assaut , & voyant un Officier ennemi prêt à planter son drapeau sur une brèche dégarnie de Soldats , eut le courage de se saisir du drapeau & de s'en servir pour renverser l'ennemi dans le fossé. Après cet exploit elle courut à ses Compatriotes , criant *viçtoire* & leur montrant le glorieux témoignage de son héroïsme.

(15) Henri IV. , à sa première entrée dans Saint-Quentin , fit l'honneur au Corps Municipal d'accepter un repas dans l'Hôtel-de-Ville , & défendit à ses Officiers de faire l'essai des viandes , en se servant des mêmes termes qu'il adresse ici au Comte de Chaulnes. *Duchefne, Antiquit. ; de Serres , Hist. de France.*

(16) Louis XIV. se servit des mêmes expressions dans une Lettre, en date du 12 Janvier 1649, ajoutant : *Je ne vous enverrai pas de troupes, elles ne feraient que vous gêner.* Ce Prince se reposait, avec raison, sur le courage & la fidélité des Citoyens de Saint-Quentin. Si, pour obéir aux ordres de Louis XI., ils se soumirent à la Domination du Duc de Bourgogne en 1475, dès qu'ils eurent appris la mort de Charles, tué devant Nancy l'année suivante, ils chassèrent, de leur propre mouvement, les Bourguignons, & se remirent sous l'obéissance de leur Souverain légitime. Dans tous les sièges que cette Ville a soutenus, dans les secours qu'elle a fournis à nos Rois, les Canonniers - Arquebusiers ont donné des preuves d'une valeur peu commune. Sous Henri IV. ils contribuèrent au gain de la Bataille de Senlis; ce Prince leur confirma la possession d'une rente de 300 livres, dont ils jouissaient, depuis longtems, à titre de récompense & de pension Royale. Depuis, par la concession d'un terrain accordé à la Compagnie, pour l'aggrandissement de son Hôtel, cette rente a été réduite à 15 livres; mais la modicité de la somme ne rend pas la récompense moins honorable : les bienfaits des Rois ne sont pas soumis au calcul. *Lettres de Henri IV.; Arrêt de son Conseil d'État, de ceux de Louis XIII. & Louis XIV.; Certificat de M. d'Armentieres, en date du 25 Janvier 1627.*

(17) Jean De Y, Mayeur, présentant en 1594 à Henri IV. les Clefs de la Ville, ce grand Roi

les refusa : « Ains dit, d'un visage gai & » riant, non, non, gardez-les bien & servez- » moi bien, je vous aime. » *Archives de la Ville, Livre des Cérém., fol. 8.*

(18) En faisant donner, par Henri IV., la noblesse aux De Y, j'ai suivi la tradition unanime de Saint-Quentin, qui ne fait remonter la noblesse de cette Maison qu'à l'époque de 1590, tems auquel, suivant cette tradition, Jean De Y, Seigneur de Gaucourt, & Auditeur des comptes du Cardinal de Bourbon, fut ennobli par Henri IV., en récompense du sacrifice qu'il fit à ce Prince d'une partie de sa fortune, donnant jusqu'à sa vaisselle d'argent; exemple que suivirent les plus riches Citoyens. Mais des preuves historiques doivent avoir un fondement plus certain qu'une tradition; j'ai consulté l'Arbre généalogique & les Titres de la Maison De Y; j'y ai trouvé un Nicaise De Y, qualifié de Gentilhomme, dès le quinzième siècle, & dont le fils, Michel De Y, mourut en 1460, Capitaine & Gouverneur de la Ville de Ham. Robert De Y, dans son contrat de mariage avec Jeanne de la Fons, en date du 28 Avril 1584, prend le titre d'Ecuyer.

Je dois ces éclaircissemens, dont je n'insère ici que l'abrégé, à Messire Jean-Joseph De Y, Ecuyer, Chevalier, Seigneur du Sart, Epinoy, &c. demeurant près de Saint-Quentin, à la Terre d'Omissy, dont il est Seigneur, du chef de Damoiselle Marie-Catherine Vitasse de Bayancourt, son Epouse, de laquelle il a deux enfans, dont un mâle. Ce Gentilhomme m'a fait

l'honneur de me dire , qu'il n'ignorait pas la tradition relative à l'époque de sa noblesse ; mais qu'il la trouvait trop glorieuse pour s'en offenser , & qu'il croyait de pareils titres préférables à ceux que procurent si souvent la faveur & la fortune. Malgré ce sentiment Patriotique , je rend justice à l'ancienneté de sa noblesse prouvée authentiquement.

(19) Louis XI., en 1476, voulut accorder, par Lettres-Patentes, la noblesse aux Mayeurs de Saint-Quentin ; mais cette promesse n'eut pas son effet, par les contestations qui s'élevèrent alors, entre les Officiers Municipaux & les Royaux qui, ayant partagé le péril, prétendaient à la même récompense. Henri IV. accorda aux Mayeurs le port d'Armes ; cette prérogative se perdit sous les Règnes suivans, & ne fut rendue irrévocablement, que par un Brevet du 25 Octobre 1717. Louis XV. de glorieuse mémoire, accorda en 1746, le premier Décembre, aux Mayeurs de Saint-Quentin une Croix, frappée en or, émaillée & ornée de Fleurs-de-Lys à chaque angle, comme celle de l'Ordre de Saint Louis & de la même grandeur. Elle est à deux faces : sur l'une, sont empreintes les armes de la Ville, avec la légende *Lud. XV. Regnantè 1746* ; sur l'autre, sont une Epée & une Clef en sautoir, avec la légende *Fidelitatis Præmium*. Cette Croix est suspendue par un ruban de couleur de feu, bordé d'un lizéré en or, & se porte à la boutonnière, comme celle de l'Ordre de Saint Louis. Le motif de la concession de cette Croix est pour faire remarquer, avec distinction, ce pre-

mier Magistrat qui commande dans la Place, en l'absence de Messieurs les Gouverneur & Lieutenant de Roi. Ce Commandement est re-
 versible, le Mayeur absent, sur tous les Mem-
 bres du Corps Municipal, suivant le rang de
 leur nomination.

(20) Henri IV., dans un de ses voyages à
 Saint-Quentin, en 1594, instruit que les Habitans
 craignoient que les ouvrages commencés à la
 Porte Saint Jean, ne tendissent à la construc-
 tion d'une Citadelle, eut la bonté de les rassurer,
 & de leur dire, sur la Grande Place, « Que
 » ce n'était son intention ni volonté de faire
 » bâtir aucune Forteresse au préjudice de la Ville;
 » qu'il ne voulait d'autre Citadelle que la fidé-
 » lité pleinement gravée aux cœurs de tant de
 » bons Citoyens, lesquels il tenait pour ses
 » très-fidèles serviteurs. *Ajoutant* : qu'ès Villes
 » où se faisaient des Citadelles, c'était pour
 » cause de rebellion & mutinerie, & que con-
 » séquemment, où il n'y avait rebellion, il
 » ne fallait pas de Citadelle. » *Archiv. de la*
Ville.

On ne prétend pas, en rapportant ces pa-
 roles de Henri IV., faire soupçonner de re-
 bellion toutes les Villes où, présentement, il
 y a des Citadelles. Depuis le tems où vivait
 ce grand Roi, l'art de l'attaque & de la dé-
 fense des Places a exigé que l'on construisît des
 Fortereses, non pour maintenir les Habitans
 dans le devoir; mais pour les défendre contre
 les ennemis de l'Etat.

Les bornes que je me suis prescrites ne m'ont pas permis de faire entrer dans mes notes toutes les preuves de courage, & de fidélité qu'ont donnés les Citoyens de Saint-Quentin : pour les réunir, il eut fallut composer un Volume.

La gravure qui est au titre de cet Ouvrage, est semblable à celle qui décore la Montre dont l'Auteur a été gratifié ; & la Planche est un nouveau témoignage de la bienveillance dont l'honorent Messieurs les Officiers Municipaux.



Permis d'imprimer & distribuer. A Saint-Quentin, le
19 Novembre 1779. DE BRY.

18 November 1977. DE LAIR.
Tissue dimensions & distribution. A. 60mm - 60mm, 12

